

## La forêt bretonne

Nathalie Caradec

*École Supérieure des Sciences Appliquées & de Technologie – Bretagne*

[nathalie.caradec@wanadoo.fr](mailto:nathalie.caradec@wanadoo.fr)

La Bretagne est une région aux paysages variés, marquée par une appartenance maritime et terrienne que deux mots bretons qualifient précisément : l'*armor* est le pays de la mer et l'*argoad* le pays du bois. De récents travaux, en sociologie et en histoire, montrent la relation étroite que les Bretons entretiennent avec leur environnement, relation considérée comme une composante identitaire majeure.

La Bretagne est surtout connue pour ses côtes et ses îles, et la forêt ne représente plus aujourd'hui qu'une surface peu importante du territoire. Le bocage traditionnel breton, composé de haies, de talus et de bouquets d'arbres contribue à donner l'impression que la Bretagne est relativement boisée, pourtant, la forêt ne couvre plus que douze pour cent du territoire.

Les Bretons conservent un lien particulier à cet espace naturel : les arbres et les massifs forestiers restent une source d'inspiration pour les artistes et les écrivains. Au-delà de la valeur descriptive des évocations forestières, l'univers du bois exerce une évidente fascination sur les hommes, les renvoie à une relation intime et originelle avec le monde, les rassure ou les interroge. Parmi les études menées sur ce domaine, celle de Robert Harisson est particulièrement riche. S'interrogeant sur l'histoire des forêts dans l'imaginaire occidental, l'auteur affirme dans sa préface (Harisson, 10) :

Histoire remplie d'énigmes et de paradoxes. [...] En d'autres termes, dans les religions, les mythologies et les littératures occidentales, la forêt se présente comme un lieu qui brouille les oppositions logiques, les catégories subjectives. Un lieu où les perceptions se confondent, révélant certaines dimensions cachées du temps et de la conscience. En forêt, l'inanimé peut soudain s'animer [...].

La matière bretonne est sans cesse renouvelée depuis Chrétien de Troyes : écriture et réécriture de récits, réalisations cinématographiques, œuvres picturales... tous les domaines de

création et toutes les époques sont concernés. De la forêt enchantée de Merlin à la forêt d'aujourd'hui, ce lieu a libéré un imaginaire foisonnant. Chez les romanciers ou poètes, le domaine forestier est très souvent envisagé comme le lieu de la densité, de l'intériorité, suscitant la question fondamentale du rapport entre l'homme et la nature, le monde, l'imaginaire. Densité forestière, diaphanéité de la clairière, autant de zones d'ombre et de lumière qui rappellent le cœur humain...

C'est cet imaginaire des lieux, des paysages et de la nature qu'il s'agit d'interroger : quelle représentation ces créateurs ont-ils des arbres et de la forêt ? Quelle relation entretiennent-ils avec ces éléments ? Pour répondre à ces questions, nous avons retenu trois écrivains de Bretagne : Anjela Duval, une poétesse de langue bretonne, Michel Le Bris, romancier, essayiste, philosophe de langue française et Angèle Vannier, poétesse de langue française.

### **1. Anjela Duval : une relation fusionnelle à la nature et aux arbres**

Anjela Duval, née en 1905 et décédée en 1981, passe toute sa vie en milieu rural, dans une petite commune de Bretagne. Paysanne, fille de paysans, elle entretient depuis l'enfance un rapport étroit avec la nature, les plantes, les animaux. Certains de ses poèmes révèlent la profondeur de ce lien quand d'autres laissent entrevoir la quotidienneté des gestes paysans dans toute leur rudesse... Nous avons choisi ici un poème qui décrit très précisément l'univers de la forêt perçue par la femme. (Helias, 67).

#### **En forêt**

Sur le doux tapis de la forêt  
Marcher à pas de velours,  
S'asseoir à votre pied  
Dans l'ombre, le silence,  
Loin du tapage humain,  
Ecouter bruire votre terreau  
Et caresser tantôt  
De la main ou du regard...  
A voix douce vous appeler  
Avec vos noms magiques :

#### **Er c'hoad**

War ballenn vlot ar c'hoad  
Mont a bazioù voulouz  
Azezan ouzh ho troad  
Er brizh-heol, en didrouz  
Pell diouzh tabut an dud  
Selaou sarac'h ho teil...  
Ha flouran a bep eil  
Gant va dorn ha va sell...  
A vouezh dous ho kervel  
A-bouez hoc'h anvioù-hud :

Chêne blanc, Bois tremblant<sup>1</sup>  
Sureau de sorcière<sup>2</sup>, Hêtre sauvage<sup>3</sup>  
Bourdaïne, Osier, Bouleau.  
Mon innombrable amie muette.

*Septembre 1968*

*1 : tremble, 2 : érable, 3 : charme*

Derv-gwenn. Koad-kren  
Skav-gwrac'h. Fav-put  
Evor. Aozilh. Bezv Gwenn.  
Va mil mignonez vut.

*Gwengolo 1968*

Ce poème extrêmement simple dans sa forme et son thème, rend compte de la relation sensuelle de la poétesse avec la nature : les sens sont en éveil pour mieux appréhender la richesse de la forêt. Chez Anjela Duval, la nature est parfois évoquée dans cette douceur bucolique, composant un tableau naïf et coloré, parfois au contraire, le réalisme prévaut et le poème laisse apparaître toute la difficulté de la vie paysanne. Sans entrer dans une analyse détaillée du poème, nous relevons quelques éléments importants.

*En forêt* s'annonce comme la description d'un moment privilégié et le cadre spatial est défini par le cheminement d'une promenade. Le choix des infinitifs en début de vers empêche tout cadrage temporel et permet une généralisation de l'expérience sensuelle. Ces verbes expriment l'action (*marcher, s'asseoir*) puis la perception, la sensation, le toucher (*écouter bruire, caresser, appeler*).

Ils contribuent à donner à l'ensemble une connotation sensuelle. La distribution des éléments de la description se fait essentiellement selon des notations visuelles, auditives et kinesthésiques, pour s'achever sur une liste énumérative de noms d'arbres. La description s'organise du global vers le particulier ou plus précisément, de la globalité de la forêt à la richesse de ses éléments, c'est-à-dire de l'unité vers l'individuation.

Les différentes entités qui composent la symphonie forestière sont exprimées synthétiquement dans le dernier vers qui renvoie, par l'adjectif *innombrable*, à une multiplicité des richesses de la forêt. On sent le goût de la précision chez la poétesse, mais également le plaisir de composer dans sa langue maternelle, la langue bretonne, qui se prête à des tournures ramassées, à l'exemple des noms d'arbres en formes composées, dont le rythme binaire en breton ne se retrouve pas à l'identique dans le texte traduit en français.

D'autre part, parce qu'elle a une connaissance très fine du milieu dans lequel elle vit, elle exprime, en nommant chaque essence, toute l'admiration et l'affection qu'elle porte à la nature. Nommer l'arbre, c'est respecter la place qu'il tient dans l'ensemble forestier et souligner l'infinie richesse de cet espace. La forêt personnifiée apparaît comme un antre salubre, un lieu de plénitude où la poétesse éprouve la nature dans une relation toute fusionnelle. La personnification efface la séparation des êtres et des éléments qui les entourent et permet à la poétesse d'exprimer dans une tonalité lyrique, la relation affective qui la lie à la forêt.

Cet exemple illustre un certain type de relation à la nature, et plus précisément, à l'univers forestier : il n'y a aucune recherche d'assujettissement de la nature à l'homme, mais la poétesse éprouve pleinement sa sensation d'être au monde, dans un cadre bucolique qui sollicite ses sens. Fusion des êtres et des éléments, célébration du cosmos, poésie de la sensation, nature personnifiée, autant d'aspects qu'Anjela Duval aborde dans de nombreux textes poétiques et qui trouvent ici leur illustration. Le poème offre, dans un registre lyrique, l'expression d'une plénitude que l'on retrouve également sous la plume de Michel Le Bris : la forêt agit alors comme un déclencheur de l'imaginaire.

## **2. Michel Le Bris : la forêt ou les portes du merveilleux**

Très inspiré par l'univers maritime, Michel Le Bris offre également de belles descriptions du domaine forestier, dans un élan aux accents souvent romantiques. Parmi ses écrits, nous avons choisi un court extrait de son ouvrage *Aux vents du royaume* (Le Bris, 469)

:

J'inventais des légendes.

Et c'était comme si j'avais pénétré, Petit Poucet tremblant de mes nuits blanches, dans une forêt profonde, bruisant de mystères. Le vacarme du temps aussitôt oublié, mes pas s'enfoncent dans les mousses spongieuses, une vapeur blanche monte du sol mouillé, odeurs mêlées de chèvrefeuille, de résine, de bois mort, et déjà l'ombre gagne, entre les troncs dressés, que trouvent de loin en loin, à travers les vitraux du feuillage, les rais de lumière bleue. Les branches s'agitent sur mon passage, les halliers bruissent de mille paroles, de rires devinés, de babils moqueurs, des voix s'entrecroisent, s'évanouissent, m'appellent - pour me guider ou pour me perdre ? Le fracas, au loin, d'une branche brisée, un effroi brusque de ramiers, de grives ou de geais, et tout un monde s'éveille, ces musiques murmurées sont à n'en pas douter celles des métamorphoses !

Cet extrait est particulièrement dense : en quelques phrases, le narrateur campe une atmosphère singulière, celle d'une nature animée, foisonnante, personnifiée, qui lui ouvre les frontières du merveilleux. Le lecteur assiste à une sorte de glissement de conscience chez le narrateur dont les sens saturés d'émotion, semblent devenir incertains et le font basculer dans une perception féerique de la forêt. Le Bris évoque ce moment précis où l'imaginaire fait irruption et produit une sorte de court-circuit sensoriel, qui lui procure une nouvelle appréhension du monde.

La cohérence descriptive du passage repose sur une structure phrastique qui permet de jouer sur les contrastes : la première phrase, *J'inventais des légendes*, est la seule phrase simple du passage et annonce, de façon synthétique, les visions et les sensations développées ensuite. Cet extrait aux accents rimbaldiens repose sur une succession de phrases complexes qui créent un processus d'accumulation. En lien avec une utilisation abondante de qualificatifs, elle contribue à faire surgir, d'une profusion de détails, une atmosphère envoûtante.

L'auteur décrit un temps suspendu où l'existence est entièrement dans un imaginaire qui transfigure la réalité de l'expérience. Sa prose concentre le détail et le processus descriptif semble suivre l'émergence de l'imaginaire. Le passage est articulé autour de deux mouvements distincts : un premier mouvement décrit l'entrée, imaginée, du narrateur dans l'espace forestier, le second, celui où la nature prend l'initiative des sollicitations.

Dans le premier temps, le narrateur est actif, dans le second, c'est la nature qui est présentée comme agissante, ce qui renforce l'idée de l'enchantement, cette force subie à laquelle on ne peut pas résister et qui provoque l'unique forme interrogative du passage : cette emprise de la forêt se veut-elle bénéfique ou maléfique ? Cette interrogation traduit l'état d'exaltation du narrateur. L'expression de la pensée poétique se trouve parfaitement bien transmise dans cette séquence énumérative : le texte crée un effet de saturation dans le rythme et dans la profusion des détails, ce qui provoque cette exaltation de l'imaginaire.

La vision impressionniste de la forêt est liée à une rêverie d'enfance, habitée par la puissance de la légende ou du conte, où se mêlent la peur et l'enchantement. La parole descriptive prend la forme d'un flux d'émotion, d'une voix qui s'enflamme, pour mieux emporter le lecteur dans cette découverte émerveillée du monde végétal, cette intime fusion de l'être humain et des éléments. Evocation de la nature, de ce temple bruissant de vie, mais surtout évocation du plaisir de l'imaginaire, de cette toute puissance de l'imaginaire qui transfigure le réel, tels sont les enjeux de cet extrait. Et le talent de Le Bris est de nous entraîner ainsi dans cette double célébration : celle du cosmos et celle de la force de l'imaginaire, dans le bonheur de l'enchantement.

Tout se passe comme si, pour l'un et l'autre de ces auteurs, le choc émotionnel qui se produit dans la rencontre avec la nature devenait le substrat du poème présent et de l'œuvre à venir. On retrouve chez eux des élans proches de ce que retrouve François Walter dans le courant romantique à la recherche des « harmonies perdues entre l'intérieur (l'âme) de l'homme et l'extériorité de la nature » (Walter, 257).

Voyons maintenant comment Angèle Vannier évoque la forêt dans son recueil *Brocéliande que veux-tu ?*

### **3. Angèle Vannier : une Brocéliande réinventée**

La poétesse originaire de Bazouges-la-Pérouse, née en 1917 et décédée en 1980 a connu un parcours de vie singulier et une trajectoire artistique peu banale. Son œuvre se déploie à partir de nombreuses images dont celle de la forêt, thème parmi d'autres du fonds mythologique celtique que revisitent ses textes. Atteinte de cécité à l'âge de vingt et un ans, la jeune femme se consacre à l'écriture et produit une œuvre abondante entre 1947 et 1977. Le questionnement poétique qui sous-tend *Brocéliande que veux-tu ?* s'inscrit dans un rapport étroit avec la forêt de Brocéliande, qui bénéficie d'une aura très spécifique en Bretagne. Comme le précise Bruno Isbled (Isbled, 169) :

La forêt de Paimpont devient forêt de Brocéliande au début du 19<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la celtomanie et d'un romantisme épris de Moyen-âge. La Brocéliande imaginée au 12<sup>e</sup> siècle par le poète Chrétien de Troyes, théâtre des exploits des chevaliers de la Table ronde partis à la quête du Graal sous la conduite du roi Arthur, est alors identifiée à l'ancienne forêt de Brécélien. Erudits, folkloristes et voyageurs sont à l'origine de cette transmutation.

Angèle Vannier relie l'homme aux grandes forces du monde et ne cesse de s'interroger sur cette relation en convoquant, par exemple, les mythes, les symboles ou les rituels. Ce questionnement fondamental s'oriente de façon pluridirectionnelle : mythes, légendes, symbolique des nombres et des couleurs, spiritualité, poésie, chant, musique, astrologie... Dès le titre du recueil, le nom de Brocéliande est cité et associé à un point d'interrogation. Cette ponctuation est essentielle : la formulation interrogative du titre *Brocéliande que veux-tu ?* oriente le travail d'écriture dans le sens d'un questionnement et place la forêt en position d'interlocution. Cette interpellation de la forêt souligne d'emblée la personnification de l'espace forestier et donc la conception symbolique qu'en propose la poétesse.

Ces sept parties du recueil, apparemment désorganisées, sont reliées autour d'une trame commune, par un lexique et des images récurrentes : la quête de la femme prend surtout appui sur le fonds culturel breton ou sur des aspects symboliques. Tout au long du recueil, la forêt est nommée et cette phrase interrogative du titre revient, tel un leitmotiv, dans l'ensemble de l'ouvrage, élément structurant et rappel de l'objet du poème. L'originalité du texte est justement de lier les éléments réalistes aux éléments empruntés à la légende ou au symbolisme.

La localisation s'établit par le biais de caractérisations : *le Val*, *le Val sans retour*, *un manoir en Bretagne*, *la montagne*, *le lac*, *En Brocéliande*, *Il neige en Bretagne*, *fontaine*. A cet ancrage s'ajoutent les allusions au légendaire rattaché à la forêt de Brocéliande, comme *jeune Merlin* et plusieurs occurrences de *Viviane*.

La poétesse connaît parfaitement les rituels celtiques et choisit précisément ce cadre pour donner davantage de force à son évocation et placer son interrogation personnelle dans une filiation celtique et sacrée. Faire le choix de Brocéliande, c'est mettre en relation la forêt et le lieu traditionnel des fêtes druidiques, la nature et le sacré, le légendaire et l'amour, le rituel et le symbolisme. Or, précisément, la mise en relation est l'épicentre de sa poésie : choisir Brocéliande, c'est donc déployer un imaginaire lié aux composantes de ce lieu.

La forêt symbolise un centre, un point focal d'interrogation sur l'origine. Si la poétesse choisit cette forêt, c'est parce qu'elle rapproche sa quête personnelle des personnages et des

lieux portés par la légende. Espace boisé, symbole de la terre et de l'imaginaire de la fécondité, la forêt de Brocéliande devient l'interlocutrice privilégiée de la poétesse.

L'interrogation de la poétesse est un large questionnement sur l'identité, l'origine du monde, la féminité, notre relation d'être humain avec les composantes de l'univers, avec notre part d'ombre et de lumière. Cet espace offre un effet palimpseste de l'énigme : il permet cette fusion et cette superposition de la légende de Merlin, du symbolisme et du rituel, restituant à la forêt de Brocéliande ses aspects secrets et sacrés. Choisir Brocéliande, c'est donc opter pour un mode de représentation, de mise en espace d'une problématique personnelle, c'est structurer son interrogation en s'adjoignant des éléments qui permettent à la quête personnelle de se superposer à des interrogations collectives.

Nous avons vu combien ces écrivains entretiennent une relation riche avec la forêt. A la fois « substitution du sacré doublée d'une nostalgie du paradis perdu » pour reprendre les mots de François Walter, la forêt est un lieu de promenade ou de méditation, traversée du souffle des légendes qui relie l'homme contemporain à son passé, elle est un lieu matriciel, vivant et animé (Walter, 255). Pour les trois auteurs, la forêt est un sanctuaire, un lieu privilégié, apparemment paisible, où l'être humain retrouve une solitude essentielle. Il se recentre sur des questions fondamentales en retrouvant sa place originelle et la forêt favorise le contact avec la nature, avec soi, avec le souffle poétique.

### **Pour conclure...**

L'approche écocritique valorise les interactions entre l'homme et l'espace naturel, et ouvre des perspectives de lecture dynamique. La nature n'est pas un prétexte au poème, elle est au cœur d'une relation intime, entre les poètes et ce qui les entoure, de la légende arthurienne à la poésie d'aujourd'hui. Si les poètes investissent par l'imaginaire leur relation à un espace de prédilection, les œuvres littéraires contribuent à modifier notre appréhension de l'environnement.

Les exemples ne manquent pas : récemment, la décision d'ouvrir une déchetterie au cœur de Brocéliande a été aussitôt contestée par les riverains qui se sont constitués en association, refusant cet enfouissement au nom du caractère spécifique du lieu. De la même

façon, une mobilisation a pris forme contre un projet d'élevage intensif et contre un barrage. Comment ne pas voir une filiation, de la forêt médiévale à la poésie contemporaine, de la valeur sacrée de la forêt pour les Celtes à ces contestations ?

L'écocritique favorise une démarche globale, permet de saisir les influences entre l'écrivain et son milieu et c'est ce qui nous intéresse : éclairer des contextes et faire ressortir des convergences entre les écrivains et les époques. Comme Robert Harisson, nous ne savons pas pourquoi, une fois sortis des ténèbres originelles, les hommes gardent « d'aussi fabuleux souvenirs de cette présence primitive des forêts. » (Harisson, 17). Mais nous constatons qu'un étroit lien perdure, de siècle en siècle, entre l'homme et cet environnement et qu'à l'espace boisé réel, délimité, souvent exploité, se rattache une forêt investie par l'imaginaire.

Dans ce monde où chaque jour nous rappelle la fragilité des écosystèmes, cela peut-être nous rassure, de penser que les hommes s'appuient sur cette dimension imaginaire pour protéger la nature de la pulsion destructrice, mais aussi pour l'appréhender profondément et chercher la meilleure adéquation entre eux-mêmes et la nature. Inventer, réinventer, mais aussi contempler, refuser et créer, voilà des mots qui s'inscrivent parfaitement dans cette lecture du poème fécond de la forêt.

### **Références bibliographiques :**

Robert Harisson, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Champs-Flammarion, 1992, p 10.

Per-Jakez Helias, *Gant ar maerou-bloaz, Au fil des saisons*, Anjela Duval, illustrations de Jacques Philippot, Spézet, Coop Breizh, 1995, p 67.

Michel Le Bris, « Aux vents du royaume », La Gacilly, Artus, 1991, extrait cité dans *Littératures de Bretagnes*, Charles Le Quintrec, Ouest-France, 1992, p 469.

Walter François, *Les Figures paysagères de la nation*, Paris, EHESS, 2004.

Bruno Isbled, article « Brocéliande », dans le *Dictionnaire du patrimoine breton*, Rennes, Apogée, 2001, p 169.

Angèle Vannier, *Brocéliande que veux-tu ?* Mortemart, Rougerie, 1978.